

Qui, de Louis Veillot, ne connaîtrait que cette prose lyrique, dont on peut remplir un volume entier, le saluerait déjà comme un poète.

Ce poète, ainsi que l'affirme une certaine critique un peu trop convenue ou un peu trop prévenue, serait-il donc amoindri par ses vers ? Vous en jugerez !

Deux petits recueils, les *Coulevres* et les *Satires*, et une plaquette, les *Filles de Babylone*, rassemblés avec quelques morceaux épars dans un volume d'*Oeuvres poétiques*, plus un poème inachevé, *Cara*, ce sont là tous les vers de Louis Veillot.

Pourquoi, riche des couleurs, des enthousiasmes et des harmonies qui sont l'or vierge du poète, pourquoi, séduit par le rythme et la rime, n'en a-t-il point composé davantage ? C'est une anomalie dont le motif n'a rien de mystérieux. Dans cette page de clairvoyante analyse, où Jules Lemaître a défini la sensibilité de mon oncle et que j'ai citée tout à l'heure, ce motif est clairement indiqué : " le rêve était toujours surveillé par la conscience du chrétien ".

On ne comprendrait rien à Louis Veillot, quelque aspect de son talent qu'on voulût étudier, si l'on prétendait faire abstraction de cette vigilante et inflexible conscience. Son oeuvre vit par elle et c'est par elle qu'elle tient. C'est par elle qu'elle découvre aux yeux de qui sait voir, pour employer encore une expression de Jules Lemaître, une " admirable et presque surnaturelle unité ".

Or, à la clarté de cette conscience chrétienne, il discernait, dans les merveilleux talents que Dieu lui avait départis, non pas une machine à fabriquer de la fortune ou de la gloire, non pas même un outil simplement propre à forger du beau, mais une arme à manier d'un poignet de soldat.

Il se considérait comme un soldat, comme un soldat en guerre. Il ne s'accordait pas le loisir de rêver.